

évidence : les réponses aux désordres actuels portent en elles des désordres futurs, sans fin.

Je place ici un intermède en faisant apparaître l'éphémère population des expressions qui tentent de désigner ce temps, ainsi que les formes nouvelles de la société et de la culture qui y surgissent. Les unes renvoient à des morphogénèses totales ou brutales (mutations), à des effacements et déconstructions (éclatement, dispersion), à des dérèglements (ni repères ni valeurs clairs), à de la quasi-pathologie (retardisme, narcissisme, solitude), à de la régression (barbarie). Les autres dénoncent en mettant l'accent sur les capacités logico-instrumentales et les techniques dites de pointe : société abstraite ou techno-programmée, informatique et technétronique, médiatique ; avec une qualification positive (tout commence à devenir possible) ou négative (il n'y a plus de futur). Dans ce dernier cas, il s'agit en quelque sorte de l'emploi d'un vocabulaire d'alarme qui souligne des effets pervers ou incontrôlables. La critique de la raison instrumentale, la manifestation de ses dévoiements ont déjà été évoqués — jusque dans les perversions extrêmes de ceux-ci : l'instauration d'un totalitarisme, naguère ; la progression de puissances désincarnées et d'un pouvoir anonyme impossible à assigner à qui que ce soit, aujourd'hui. La critique de la société de communication frappe d'incertitude le réel et dénonce les stratégies de l'illusion. Jean Baudrillard illustre, par le recours au procédé de la théorie-fiction, la thèse de la disparition. Cette époque est vue comme celle de la simulation, des simulacres, d'une hyperproduction en quoi tout s'annule ; il y a effondrement de l'ordre symbolique (d'où la société de la tradition tire sa relative cohésion), prolifération des informations, évacuation des contenus remplacés par de pures images : ainsi se crée un pseudo-réel pourtant très réel. Percer l'écran des apparences et réapprendre à voir le monde, tel a été le projet d'Umberto Eco, réalisé par étapes et errances à l'occasion de nombreuses chroniques. C'est la dénonciation du jeu des masques et du faux, de la multiplication des procédés de l'illusion, d'un univers idéologisé par les media. Avec une ouverture, cependant : « élaborer des hypothèses sur l'exploitation du désordre » et contribuer à « une culture de la réadaptation continue, nourrie d'utopie ». Accéder à ce que cachent les apparences et l'éphémère, c'est aussi accéder à la capacité de s'ajuster à la transition permanente, et donc consentir à une sorte de bricolage qui s'accommode de la précarité. Comment identifier un ordre quand beaucoup se donne à voir dans l'instabilité et en trompe-l'œil ?

C'est justement dans ce qu'il a d'instable que certaines des entreprises les plus actuelles recherchent la possibilité d'identifier et penser ce temps. Platement, le nouveau et le néo, la culture de l'éphémère ou de l'insignifiance, suffisent à désigner le glissement dans une histoire qui paraît de plus en plus insaisissable. Avec davantage d'audace, les annonceurs de la fin de la modernité entrent, selon une formule de Jürgen Habermas, dans « la clarté anarchiste de la post-modernité » : là où tout se défait et où s'affirme le refus des représentations univoques du monde, des visions totalisantes, des dogmes, des imputations de sens — chantier de déconstruction où sont mis en pièces la hiérarchie des connaissances et des valeurs, les systèmes de signification, les paradigmes et les modèles. Dans ces décombres, il n'y a plus à saisir une logique d'ensemble, seulement des micrologies. Jean-François Lyotard, promoteur de la post-modernité à la française, a corrigé les mésinterprétations, y compris les siennes. Il réfute maintenant l'idée d'une rupture complète, d'une sorte d'*An Un* de la pensée nouvelle, il dénonce la conversion du doute actuel en un « nihilisme actif » au regard duquel tout relève du superficiel et du jeu. Il ne fait plus de la post-modernité une période qui suit celle de la modernité, mais une *dynamique* : un travail permanent visant à découvrir « ce qui se cache » dans ce qui se passe aujourd'hui, à comprendre ce qui advient jusque dans ses contradictions internes, voire à apprendre les nouveaux commencements à la façon des enfants. C'est un appel au mouvement, une incitation à ne pas faire des désordres présents la justification d'une passivité résignée ou cynique.

Mais une autre figure, italienne celle-là, se dresse également sur la scène post-moderne : le philosophe Gianni Vattimo. Il proclame une double disparition, celle des conceptions historicistes du monde, celle des théories du dépassement au sens de Hegel ou de Marx. Le premier de ces effacements reporte à une expérience du temps et de l'histoire désormais radicalement différente. La linéarité de l'histoire, ce fil rouge qu'elle semblait dérouler, est brisée. Selon un mot de Lyotard, elle a été « trop chargée de crimes », et la société est devenue trop complexe pour qu'il n'y ait pas des cassures, des déviations et des perversions du cheminement. Mais cette explication ne peut suffire ; la vision linéaire de l'histoire, celle qui était porteuse d'une certaine idée du progrès, s'est dissoute à partir du moment où s'est imposée la reconnaissance de la multiplicité des cultures, et du fait que celles-ci élaborent des « généalogies » différentes. La conception historique unifiante a éclaté sur le terrain du